Bulletin de la Sabix

Société des amis de la Bibliothèque et de l'Histoire de
l'École polytechnique

52 | 2013

À la rencontre des peintres polytechniciens

Du dessin et du voyage, en quelques mots

Julien Solé

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1191>

DOI : 10.4000/sabix.1191

ISSN : 2114-2130

Éditeur

Société des amis de la bibliothèque et de l'histoire de l'École polytechnique (SABIX)

Édition imprimée

Date de publication : 1 février 2013

Pagination : 127-130

ISSN : 0989-30-59

Référence électronique

Julien Solé, « Du dessin et du voyage, en quelques mots », *Bulletin de la Sabix* [En ligne], 52 | 2013, mis en ligne le 13 novembre 2014, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/sabix/1191> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/sabix.1191>

DU DESSIN ET DU VOYAGE, EN QUELQUES MOTS

Julien SOLÉ

VOYAGES EN ÉGYPTES : Mes premières expéditions en Égypte n'avaient pas grand-chose à voir avec celles de Bonaparte, de Monge ou de Flaubert... J'y suis allé une première fois en famille dans les années 1990 en voyage organisé. Un retour aux origines de ma famille paternelle qui avait quitté le pays trente ans plus tôt. J'avais alors dix-sept ans et c'était infiniment douloureux d'entrevoir un monde si différent et qui me semblait alors si misérable, si invivable, à travers la vitre d'un bus climatisé ou du pont d'un bateau luxueux. J'avais envie de fausser compagnie à notre petite troupe qui courait de musée en hôtel, engrangeant des paysages et des informations pharaoniques. Il y avait sur le bas côté de ces images d'Épinal - felouque navigant au soleil couchant, dromadaires au pied des pyramides ...- des choses beaucoup moins belles à regarder mais qui semblaient plus véritables : des estropiés, un enfant pleurant dans le caniveau, des gens s'apostrophant et qu'on sépare et qui s'apostrophent encore... Lors de ce premier voyage, je me suis dit à moi-même et à l'Égypte : « attendez-moi, je reviendrai ». J'y suis revenu, d'abord avec quelques camarades de l'École, pour apprendre l'arabe. Puis pour un stage sur l'archéologie et l'urbanisme. Et enfin, de nombreuses fois, sans aucun autre motif que d'observer, de dessiner et de peindre.

PREMIER DESSIN : À vingt ans, je n'avais pour ainsi dire jamais dessiné. J'ai le souvenir très net d'avoir peint en plein air sur la place d'Espagne, à Rome, l'Église de la Trinité des Monts. Avec de la gouache épaisse ocre-jaune et bleue. J'étais à l'école maternelle. Ensuite, plus rien. Quelques vagues cours d'arts plastiques au collège, mais pas l'ombre d'un dessin. Et je ne dessinais jamais à la maison. Il a fallu attendre les cours de l'École polytechnique, et qu'une amie m'offre une boîte d'aquarelle.

NU : Premiers cours de dessin à l'X, avec Mme Chantal Berry Mauduit et de M. Hervé Loilier. J'étais littéralement paralysé à la vue de cette femme nue, allongée sur une estrade à quelques pas de moi. Après une adolescence sans doute plus studieuse que la moyenne, deux années d'internat et une année en caserne, cela avait de quoi surprendre. C'était à la limite du réel, et en plus il fallait essayer de la dessiner. Un étonnement qui ne tenait pas tant du désir que d'une vérité qui m'était révélée d'une façon soudaine et excessive ; comme si j'avais été longtemps maintenu dans une pièce sombre et qu'on m'avait d'un coup projeté dans la lumière. Cet éblouissement, je l'ai souvent perdu, je l'ai cherché en voyage, et retrouvé parfois devant des motifs bien différents.

DES COURS DE DESSIN À L'ÉCOLE : Derrière nos chevalets, en tablier, on s'émerveillait maladroitement, tant devant le modèle qu'il fallait reproduire, que de la technique elle-même. Je me souviens de grandes armoires pleines de couleurs, de matériel de toutes sortes. Je me souviens qu'en entrant à l'École on avait « perçu » une blouse pour les travaux manuels en même temps que nos bottes et nos uniformes militaires. Je me souviens de la gravure, de la sculpture, de toutes ces techniques que j'aurais voulu expérimenter, si seulement les études et les questionnements de carrière m'avaient laissé un peu plus de temps. L'enseignement de nos professeurs, pour autant que je m'en souviens, consistait, quelques heures par semaine, à nous mettre un pinceau dans la main, avec le moins de théorie possible, et de nous encourager à faire. C'était un pas de côté. Une bonne part des élèves qui suivaient les cours d'arts plastiques étaient comme moi, assidus, maladroits, émerveillés, et certains revenaient travailler le soir dans l'atelier.

④

⑤

⑥

PLATEAU (de Palaiseau) : Il y avait de quoi maudire l'air du temps qui nous avaient fait échanger la colline pittoresque de Sainte Geneviève contre cette grande étendue boueuse jalonnée ça et là de lignes de peupliers et de constructions répétitives. Plateau que j'avais envie de fuir à tout prix, en train ou en voiture. Chaque soir après les cours, je faisais joyeusement l'effort de rejoindre Paris. À vingt ans la vie est sûrement ailleurs.

À L'ÉCOLE DES VOYAGES : Je trouvais les sciences de plus en plus dures. Les perspectives de carrière ne m'enchantèrent guère. Je n'avais pas tellement envie d'avoir des responsabilités ou de gagner de l'argent. Je cherchais surtout une voie qui me donnerait un peu d'espace et de temps. À la sortie de l'X, j'ai choisi une école d'application au nom bucolique : « les Eaux et Forêts », avant de me spécialiser dans le « paysage » et son aménagement. Libéré de tout engagement, j'avais un début de métier et je pouvais commencer à travailler. C'est alors que je suis parti en voyage avec un ami. Chemin faisant, en Asie, on croisait beaucoup de jeunes comme nous, surtout des anglo-saxons, qui s'offraient un peu d'air, qui dépensaient des économies avant de rentrer au pays. Certains s'initiaient aux arts asiatiques, d'autres écrivaient ou photographiaient, d'autres encore comme moi faisaient des carnets et des aquarelles de voyage. C'est un fait, les voyages appellent le dessin, et si vous les écoutez, ils vous apprennent à dessiner et à peindre. En Éthiopie, les femmes vous donnent une leçon de couleurs quand elles agencent les couleurs de leurs vêtements avec celle de leur corps. Au Népal, il y a une résonance entre le travail du peintre et celui des artisans qui sculptent le métal ou le bois dans la rue, qui fabriquent le papier à partir de plantes qu'ils cueillent dans les montagnes. Il y beaucoup à apprendre rien qu'à regarder les temples et les coutumes. C'est une façon d'entrer en apprentissage, de bénéficier d'une tradition, comme autrefois, un élève auprès de son maître dans les ateliers des peintres de la Renaissance.

L'ESPRIT DU LIEU : De passage à Bénarès, j'ai été comme tout un chacun hypnotisé par le spectacle du Gange, où se mélangent des animaux, des enfants, des fleurs et des cadavres. J'ai fait une série de portraits d'ascètes. À l'époque je ne savais rien de la culture indienne et je ne savais pas dessiner. Pourtant ces portraits avaient quelque chose d'habile et de véridique, qui ne venait pas de moi, mais du sujet qui prenait la pose ou alors toute l'atmosphère environnante. Par la suite, à travers des voyages, j'ai cherché à m'extraire d'un environnement qui ne me disait rien, qui m'empêchait de travailler, à la recherche de lieux plus favorables, où je pourrais capter un peu de leur essence lumineuse, pour essayer de la transmettre sur le papier. Sans être d'aucune religion, je crois au pouvoir de l'esprit du lieu, je le recherche et je le redoute.

7

ALEXANDRIE : Un trou dans la chaussée, au fond duquel je crois apercevoir une colonne antique. Au dessus du sol, l'activité chaotique de cette rue égyptienne, une carriole transportant des poubelles, une vieille porte en fer forgé (mon grand-père avait autrefois au Caire une entreprise qui s'appelait La Forge), et autour de la porte des noms avec des consonances arméniennes, grecques, françaises... que plus personne ne lit et ne comprend. Et si mon regard se lève je verrai peut être une grue qui s'apprête à démolir l'immeuble pour le remplacer par une tour en brique et en béton, une tour sans fondation qui penchera dès sa construction. Pour retranscrire l'accumulation des époques et la nonchalance.

ÉCRITURE : À force de dessiner dans la rue, d'être pressé par les circonstances, pour faire vite, j'ai pris l'habitude d'écrire autant que je dessinais. Au début c'était seulement le nom d'une couleur, que je n'avais pas eu le temps de poser, puis un objet, une pensée, puis toute une scène que je voyais ou que j'aurais pu voir. Bref l'écriture prenait naturellement le relais du dessin. Je me suis rendu compte à quel point ils étaient liés, comme pour les hiéroglyphes. Quand on dessine une architecture, la répétition des motifs, tels les fenêtres d'un immeuble, rappelle les signes d'un alphabet dont on n'a pas encore la clef. Cela correspond aussi à ma vision du monde : n'est-il pas lui aussi composé de lignes et de caractères enchevêtrés que je n'arrive pas à déchiffrer ?

8

ROULEAUX : Si j'en suis venu à dessiner sur rouleau, c'est d'abord par hasard, en Éthiopie, où, à court de papier satisfaisant, je ne trouvais rien de mieux que des bobines de papier de comptabilité jaunies. C'est bien pratique de pouvoir accumuler linéairement des informations dessinées ou écrites – quand on observe une rue et qu'on veut tout enregistrer. Ce support s'est d'abord avéré fastidieux à parcourir. Il fallait le dérouler d'une main et l'enrouler de l'autre. J'ai bricolé des machines à manivelles. Le rouleau retranscrit fidèlement les efforts du dessinateur. Et si la séquence est ennuyeuse on peut toujours la couper au montage, comme dans un film.

9

⑩

DES IMAGES : La photographie m'a très longtemps semblé un leurre, comme si elle ne contenait aucune des informations qui me sont si nécessaires pour produire un dessin : l'espace, l'émotion qu'on ressent dans un lieu et devant une scène qui va s'en aller... Souvent, les photographies sont trop nettes et les couleurs ne correspondent pas à celles que j'ai cru voir... le ciel était-il réellement bleu ce jour-là ?

Je me suis un peu réconcilié avec les images et les écrans en visionnant sur internet des séquences filmées, souvent par des touristes, sur des lieux que je connais et que j'ai déjà dessinés. J'aime les images maladroites qui rappellent les premières pas de la photographie et du cinéma. Et quand on met ces films sur pause, l'image est floue, et ce flou me laisse toute la latitude pour me remémorer quelque chose et pour créer à mon tour.

⑪

DE LA VOCATION : Si j'ai une vocation, ce n'est pas tant celle du dessin ou de la peinture. Je me considère surtout comme un visiteur, étranger au monde, qui serait chargé de l'observer et de le décrire, et pour cela j'utilise différentes techniques. Un visiteur qui n'a reçu ni invitation ni ordre de mission ... à qui et à quoi pourra-t-elle servir ces accumulations de dessins et de notes ? Moi-même je n'en sais rien. Je ne sais pas si c'est de l'art ou de la manie, du bricolage ou de la science. Si ces fragments que je m'efforce de produire et d'accumuler sont une représentation un peu fidèle de quoi que ce soit : d'un sentiment que j'ai eu ou d'un pays qui existe peut-être.

liste des illustrations

1. *Sur la corniche*, encre sur archive (détail), 20 cm x 30 cm, 2011
2. Photographie de l'artiste dessinant sur une place de Bakatpur, 2010
3. *Victoria de dos*, encre sur journal, 30 cm x 20 cm, 2011
4. *Paris, vue d'ici*, aquarelle, pastel et collage de pages de livres sur panneau de bois (détail), Bibliothèque d'Alexandrie, 2010
5. *Six tapis*, aquarelle et fusain sur papier népalais, 30 cm x 40 cm, 2009
6. *Dot Guiri*, aquarelle et fusain sur papier 40 cm x 20 cm, 2005
7. *Alexandrie aux archives*, installation à Perpignan, aquarelle et dessin sur pages de livres épinglées sur tissu, 7 m x 20 m, 2011
8. Rouleaux dessinés installés sur des machines à manivelle à Perpignan 2011
9. *L'envers du jeu*, aquarelle sur papier-grille de jeu, 10 cm x 30 cm, 2011
10. *Ex-voto d'un visiteur de prison*, aquarelle et encre sur papier collé sur tissu, 60 cm x 90 cm, 2012
11. Photographie de l'artiste réalisant le collage d'Alexandrie, 2010